Le sénateur Hanna, photographié au moment où il gagnait sa voiture pour se rendre à la Maison Blanche.

TEMPERATURE

Du 13 décembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 143 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	60	16
Midi.....	72	22
3 P. M.....	70	21
6 P. M.....	66	19

Bureau météorologique.

Washington, 13 décembre— Indications pour la Louisiane — Temps, pluie et plus froid jeudi; vendredi beau, le froid continuant; vents vifs du nord.

Les désastres

—DE—

L'ARMEE ANGLAISE

Il y a trois ou quatre jours à peine, à la suite des dépêches qui nous annonçaient le désastre que venaient d'éprouver les Anglais à Stormberg Junction, nous prédisions que M. Chamberlain aurait très probablement à se repentir d'avoir, étourdiment, on pourrait même dire criminellement, fourré son pays dans l'abominable guêpier du Transvaal. Nous n'avions que trop raison. Une ou deux défaites, coup sur coup, accompagnées de la mort d'un autre général, semblent jeter le désarroi dans le gouvernement de la reine Victoria, et soulever les colères des populations de la Grande-Bretagne. Les ministres sont furieux contre leur collègue des colonies; mais ils n'ont pas tout-à-fait raison de lui en vouloir; ils sont condamnés à partager avec lui la responsabilité de ces humiliantes défaites, puisqu'ils ont approuvé sa conduite et lui ont donné carte blanche. Ils devaient savoir ce qu'ils faisaient, en agissant de la sorte. Mais, que voulez-vous? ce pays était, depuis les événements d'Egypte, accoutumé à marcher de succès en succès; il en était arrivé à croire qu'il était irrésistible, qu'il lui suffisait de faire les gros yeux pour voir le monde entier tomber à ses pieds; et il s'endormait tranquillement sur des lauriers qu'il devait plutôt à l'aveuglement des Etats de la vieille Europe et aux divisions qui paralysent leurs forces, qu'à ses propres mérites.

La désillusion est cruelle et le réveil terrible. On sait maintenant partout que cet immense Empire de la Grande-Bretagne ne repose sur aucun fondement solide, que c'est un colosse aux pieds d'argile et qu'il suffit qu'une ou deux nations se redressent dans leur fierté et commencent à miner l'édifice, pour qu'il s'écroule misérablement.

L'Angleterre cherche des alliés pour lui venir en aide; elle n'en trouvera pas. Elle compte sur les Etats-Unis; ils lui glisseront entre les mains.

Une alliance était encore possible dans la victoire; dans la défaite, elle est impossible et inconcevable.

Les Américains sont des gens sensés, ayant l'esprit pratique, et il ne suffit pas de leur rappeler leur communauté d'origine, pour les déterminer à se jeter tête basse au milieu d'une bagarre dont personne ne peut prévoir l'issue.

Assurément la guerre ne touche pas à sa fin. Les Anglais, profondément humiliés, vont redoubler d'efforts pour venir à bout de cette poignée de rebelles qu'on appelle les Boers. Ils sont riches, ils peuvent jeter les millions à la pelle pour embaucher des soldats.

Reste à savoir si les Boers, qui se sont conquis les sympathies et l'admiration de l'humanité, ne trouveront pas de leur côté d'aussi puissants secours.

LE MONUMENT

— DE —

LOUIS VEUILLOT.

INAUGURATION.

On a élevé un monument à la mémoire de Louis Veuillot dans une des chapelles de la Basilique du Sacré Cœur, à Montmartre. C'est un haut-relief au milieu duquel se détache le buste de l'écrivain. De chaque côté, une figure allégorique: deux femmes, l'une *la Foi*, tenant une croix entre ses bras; l'autre, *la Vaillance Chrétienne*, debout, menaçante, s'appuie sur un bouclier où sont écrits ces mots: *Cruce et calamo* (par la croix et par la plume).

Le mouvement vient d'être inauguré, au milieu de solennelles cérémonies religieuses. L'assistance était considérable. On y voyait bon nombre d'illustrations du monde catholique.

Les lignes qui suivent donnent une idée juste de l'idée et du caractère de Louis Veuillot, le plus vaillant champion laïque qu'ait eu le catholicisme durant le siècle qui touche à sa fin.

Les quelques lignes qui suivent donneront une idée assez juste de l'homme.

Le point de départ de la pensée de Veuillot, comme le fond de sa vie, c'est: *Credo in unam sanctam, catholicam, apostolicam Ecclesiam.* Veuillot n'est ni un catholique de raison qui voit dans la religion le ressort moral de la société, ni un catholique de sentiment, satisfaisant sa conscience par quelques élans mystiques. Son catholicisme n'est ni une esthétique, ni une philosophie, ni une rhétorique. C'est le tout de l'existence. Du jour de sa conversion, il n'a jamais connu que les tentations du cœur, jamais celles de l'esprit. Il n'a jamais senti les attraits des abîmes où sombra Lamennais. Il ne s'aventura jamais sur les confins de l'orthodoxie, ainsi que Lacordaire, qui "marchait sur les parapets". Il s'en est tenu au catéchisme; il a pratiqué de son mieux les vertus de sa religion. En tout, avant tout et par-dessus tout, *il a obéi à l'Eglise.* "Dans toute ma vie, écrivait-il dans son testament, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose, c'est d'avoir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Eglise."

Nous citons ici un passage du panégyrique prononcé à cette occasion par Mgr Hazera, évêque de Digne.,

Louis Veuillot a écrit et combattu sous le gouvernement de Juillet, sous la seconde République, sous le second Empire, sous la troisième République, il n'a jamais combattu ces gouvernements si divers dans leurs origines et dans leurs principes: il n'a combattu que leurs abus, que leurs attentats contre les âmes et contre la liberté de l'Eglise. Il savait que le bonheur des peuples peut sortir de toutes les formes de gouvernement, de la royauté aussi bien que de l'empire, de l'empire aussi bien que de la république, de la république aussi bien que de l'empire et de la royauté, et si ces institutions ont parfois trompé les espérances des peuples, il savait qu'il faut en accuser non pas la bonté de leurs principes, mais la bonté de ceux qui sont chargés de les appliquer. Tout peuple, selon la loi naturelle, a le droit de choisir la forme de son gouvernement, et dès que le choix est fait, et librement fait, par élection ou par acceptation, le gouvernement est légitime, et si la justice est dans le cœur des gouvernants, la paix et la liberté seront dans la vie des gouvernés.

Cette politique est aussi grande qu'elle est simple: ce fut la politique de Louis Veuillot. Il vit passer royauté, république, empire; il les vit tomber; on ne le vit jamais parmi ceux qui travaillèrent à les faire tomber, parce qu'il ne fut jamais d'aucun parti: "Un parti, c'est une haine, disait il; un système, c'est une entrave; nous n'en voulons d'aucune sorte; nous prenons la société comme l'ont prise les Apôtres; nous ne sommes ni à Paul, ni à Céphas, nous sommes à Jésus-Christ!"

Voici quelques vers écrits par le grand polémiste, et que l'on pourrait appeler son testament:

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon front le Christ, mon orgueil
Sous mes pieds mettez ce volume;
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse, plantez la croix;
Et si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus: "J'ai cru, je vois."

.....

Ne défendez pas ma mémoire,
Si la haine sur moi s'abat.
Je suis content, j'ai ma victoire;
J'ai combattu le bon combat.

.....

Quant à ma vie, elle fut douce;
Les ondes du ciel font fleurir
Sur l'aride pierre la mousse,
Sur le remords le repentir.

Dans ma lutte laborieuse,
La foi soutint mon cœur charmé;
Ce fut donc une vie heureuse.
Puisqu'enfin j'ai toujours aimé.

"J'ai cru, je vois".

C'est en effet, l'inscription gravée sur la colonette que surmonte le buste du grand polémiste.

BOERS ET BALLONS.

Les Boers ont une sainte horreur des ballons militaires. Il suffit pour imaginer leurs impressions, de songer avec quelle terreur, même des paysans français voyaient naguère descendre sur leurs champs ces machines venues du ciel.

M. Water Rovan, gérant, près de Dundee, une grande ferme d'élevage, était, après la retraite du général Yule, allé à la recherche de trois cents pièces de bétail qu'il croyait razziées, soit par les Boers, soit par la colonne anglaise en fuite. A Waschbank, il tombe dans les lignes républicaines et se cache. Mais il était entouré de Boers hirsutes, passant à chaque instant sur leurs petits chevaux maigres, entre le camp et les avant-postes. Il allait infailliblement être découvert quand un grand émoi se manifesta à la lisière du *laager*. Des centaines de Boers couraient de toutes parts, levant les bras et les yeux au ciel. Pour la première fois, leur apparaissait le ballon militaire de Ladysmith. Il semblait venir sur eux à une distance de deux ou trois milles. Les canons furent immédiatement déplacés et portés en arrière d'une crête voisine. Tout le monde sauta à cheval. M. Rowan en profita pour s'esquiver.

Pour guérir à jamais de la constipation.

Prenez le Cascarets Candy Cathartic. 10 cts ou 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous remmettront votre argent.

Un Banquet Franco-Américain.

Le banquet donné récemment à l'hôtel Continental, par le Cercle universitaire américain, avait réuni, sous la présidence du général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis, de nombreuses notabilités littéraires et politiques des deux pays amis.

La salle était décorée avec goût de faisceaux de drapeaux américains et français. A la table d'honneur avaient pris place, en outre des orateurs, MM. Espinas, professeur à Sorbonne; McLean, vice-consul des Etats-Unis; le lieutenant Sims, attaché d'ambassade; MM. Eddy et Morrill, secrétaires de l'ambassade américaine; Woodward, commissaire général adjoint des Etats-Unis à l'Exposition de 1900; le commandant fédéral Huntington; M. Théodore Stanton.

L'ambassadeur des Etats-Unis a pris le premier la parole. Il a célébré, dans une allocution charmante, le sujet de la fête du jour, "la Fête du remerciement". Il a porté, en terminant, la santé du président de la République Française puis celle du président des Etats-Unis. Le nom de M. Loubet a été l'objet d'une longue ovation sympathique et respectueuse; les applaudissements et les hourras ont repris pour saluer le nom de M. Mac Kinley.

M. Ribot, président de la commission parlementaire de l'enseignement, avait été prié de répondre au toast en l'honneur des universités françaises.

Il a remercié d'abord l'ambassadeur des paroles aimables qu'il venait de dire à l'adresse de l'enseignement supérieur français; puis dans une improvisation qui a été fréquemment interrompue par les applaudissements, il a rappelé, à son tour, les débuts de la République américaine et l'impression qu'elle a donnée au monde, dès sa naissance. Personne n'a douté en Europe qu'elle dût se placer un jour au premier rang par le développement de sa puissance industrielle. Mais les observateurs les plus pénétrants, comme Tocqueville, n'ont pas pressenti qu'elle pût avoir la vocation des hautes études scientifiques et littéraires. Le peuple américain lui apparaissait comme une portion du peuple anglais chargée d'exploiter les forêts du nouveau monde, tandis que le reste de la nation, moins préoccupé des soins matériels de la vie, devait se livrer à la pensée et développer en tous sens l'esprit humain.

"Vous vous êtes chargés a dit M. Ribot, de donner tort à ces prophéties. Il est vrai que vous y avez mis le temps; mais qu'est-ce qu'un demi-siècle dans l'histoire d'un pays comme le vôtre? Enfin, vous êtes en train de montrer à la docte et littéraire Europe qu'elle n'a pas le privilège des études désintéressées. Toutes ces universités qui s'élèvent, grâce à la libéralité des citoyens américains, sont des foyers de science et de lettres recherchés. Au nom des vieilles universités de l'ancien monde, nous leurs envoyons le salut le plus cordial!"

APPEL DE L'UNION DES FEMMES DE FRANCE.

Le public français ayant répondu avec empressement à l'appel fait par l'Union des femmes de France en faveur des victimes de la guerre du Transvaal, cette société expédiera au consul de France à Pretoria, par le prochain paquebot, un hôpital de campagne avec le matériel complet de linge, vêtements, couvertures, pharmacie et instruments de chirurgie.

Le comité directeur adresse ses plus chaleureux remerciements à tous les donateurs de Paris et des départements, et particulièrement aux comités de province qui lui ont transmis le produit de leurs souscriptions.

La souscription reste ouverte au siège de l'Union, 29, Chaussée-d'Antin, pour faire un second envoi, soit de matériel, soit de fonds, suivant les renseignements qui parviendront du Transvaal.

La fièvre belliqueuse à Londres.

A l'Alhambra.

"Grand music hall de l'Alhambra: à dix heures, M. Coates chantera *The absent minded Beggar*, paroles de Kipling, musique d'Arthur Sullivan."

C'est sur l'affiche, et à dix heures tous les soirs M. Coates chante cet air patriotique. C'est de la pauvre poésie. On a dit, même en Angleterre, qu'elle se récitait mal, qu'elle était une débauche de beaucoup de mots et de peu de sens. On a ajouté, en France, qu'elle marquait bien le caractère de cette race pour laquelle tout se résume à la fin dans une question d'argent: "Mettez un shilling dans mon tambourin," dit le victorieux mendiant de Kipling. Il y a quelque injustice dans tout cela.

La pièce qu'on déclame à l'Alhambra est une pièce de circonstance qui vaut ce que vaut d'ordinaire ce genre de littérature. Elle parle d'argent, c'est parfaitement vrai, mais comment pourrait-elle n'en pas parler, puisque son but est d'en demander pour les absents et leurs familles. Quand à la musique, elle est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer, au dessous de l'invention d'un nègre, et il est vraiment bien regrettable, je l'avoue, qu'un peuple qui se croit si sûr de la victoire soit à ce point incapable de la chanter. Il n'en est pas moins vrai que cette médiocrité suffit à faire frisonner la foule.

L'Alhambra de Londres, c'est les Folies-Bergères de Paris. Sur la scène, des acrobates et des danseuses, des bêtes domptées et des femmes aussi nues que le permet la pudeur du Conseil de Comté. Dans la salle des hommes dédaigneux et des femmes insolentes, l'étalage de la corruption ordinaire des grandes villes, dont les préoccupations de vertu de l'Angleterre moderne ont enlevé la grâce et accru la brutalité Mais dix heures sonnent, et pour un instant ces banales figures changent. Les femmes prennent un air de circonstance. "Ecoute, *This is the Song.* Voilà le chant!" Et les hommes pâlissent un peu, ils serrent les dents....s'il y a là des sous-officiers et des soldats en uniforme, les applaudissement redoublent. La foule prend une contagion de délire: elle éprouve le besoin sensuel d'agir ou de se donner.

Ainsi le soldat anglais est devenu un personnage. "Tommy Atkins" jouit maintenant d'une bonne paie et de quelque considération. Auparavant, il n'avait que la paie. L'Angleterre connait les joies, les tendresses, les faiblesses, les fureurs de l'enthousiasme militaire, les ivresses du patriotisme guerrier. Pénétrée de ces sentiments qui de leur nature sont exclusifs, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit sincèrement scandalisée de trouver en Europe tout autre chose que de l'approbation Et comme la visite de l'empereur Guillaume I apaise ses rancunes contre l'Allemagne, c'est surtout à la France qu'elle s'en prend.

TROP DE CHATS

Il y a trop de lapins en Australie; mais c'est à Adrian, dans l'Etat de Michigan, qu'il y a trop de chats. Les habitants de cette petite cité voient avec terreur la population miaulante augmenter dans des proportions excessives. Pour se rendre compte de toute l'étendue du mal, ils ont recensé ces animaux. Et l'on a trouvé qu'il y avait à Adrian 3,500 chats, ce qui est considérable, en effet, si l'on songe que cette localité ne compte que 1.100 habitants, y compris les femmes et les petits enfants.

Le Conseil municipal a décidé qu'il fallait sévir et l'ère des massacres s'est ouverte. Deux fois par semaine, les bourgeois s'armeut de gourdins et parcourent les rues en assommant les chats errants. Mais, hélas! il ne semble pas que ces Saint-Barthélemy félines aient produit jusqu'à ce jour un grand résultat. Les matous échappés au bâton des persécuteurs en deviennent plus ardents. On trouve aujourd'hui des nichées de chats dans tous les coins des rues et dans tous les recoins des maisons, à Adrian. Jamais on n'a vu pullulement pareil. La population humaine d'Adrian se demande si elle viendra jamais à bout du fléau. En attendant, elle se désespère et les édiles donnent leur langue au chat....

L'Ignorance Humaine.

Il fut demandé à un enfant de nommer les principaux organes du corps humain, et sa réponse fut celle-ci:

"Les organes du corps sont le cœur, les poumons et d'autres astes iles." L'ignorance de beaucoup d'adultes quant au corps humain est effrayante. On ne sait aucun cas de la constipation. L'indigestion est ennuyeuse mais n'a rien de grave. L'état bilieux conduit à la mélancolie, mais alors la chance est à blâmer et non le foie. Une dose de Hostetter Stomach Bitter montrera t vite à ces personnes ce qu'il en est. C'est le médicament reconnu depuis cinquante ans comme le conquérant de la dyspepsie. Il vous guérira promptement et facilement l'estomac. Achetez le et voyez par vous-même. Soyez sûr qu'le goulot de la bouteille soit entouré d'un Timbre de Revenu.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Avec une pléiade comme celle qu'a formée l'union de Louis James, Kathryn Kidder et Ch B. Handford, il fallait s'attendre à une brillante représentation de "School for Scandal". Cette représentation a dépassé toutes les attentes, grâce au talent déployé par M. James et Miss Kathryn Kidder.

Nous devons aussi citer Mme H. Vandenhoff qui s'est fait chaleureusement applaudir dans le rôle de Lady Malaprop.

Nous en dirons autant de Mme et de MM. Handford et H. Langdon.

Quant à Miss Kidder, elle a fait une charmante Lydia Languish.

Au total, une excellente soirée; nous n'avons qu'un regret à exprimer, c'est qu'on ne donne plus la pièce en question, cette semaine.

Aujourd'hui et demain soir "The Winter's Tale".

CRESCENT THEATRE.

La vogue de "The Little Host" ou de Corinne ne diminue pas, au Crescent. On s'y rendrait volontiers tous les jours de la semaine, ne fut-ce que pour applaudir cette charmante fille que l'on appelle Corinne, et qui n'a dans notre public que des partisans chaleureux et des admirateurs.

Il y a aujourd'hui une matinée pour "The Little Host"; il en sera de même vendredi et samedi, toujours avec de belles salles.

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

I

LA MAISON GRISE.

(Suite.)

—Oui..... mais il est loin de nous.... et il laisse souvent commettre aux méchants..., bien des iniquités.... bien des iniquités....

Ses doigts tremblants glissèrent avec lenteur sur les bras pleins et nerveux de la jeune fille et il reprit:

—Au moins.... au moins.... es-tu forte..... pour leur résister?... Forte comme je l'aurais voulu?.... Forte comme un homme?....

—Oui, répondit Claire, saisie d'une pitié infinie et résolue à rassurer le vieillard par toutes les affirmations possibles. Vous avez tellement pris soin, cher père, de m'armer pour d'improbables luttes que nul danger ne saurait me prendre au dépourvu.

—Bien, cela.... ma fille!....

—Je ne connais point la maladie. L'équitation, l'escrime, la gymnastique, tous les sports me sont familiers. Jamais je ne me fatigue.

—Bien..... Bien..... Tu ne peux croire, chérie, combien ces fières paroles que je sais rigoureusement exactes me rassurent!.... La force physique, vois-tu, même dans une société à civilisation raffinée comme la nôtre, c'est encore la meilleure sauvegarde....

Et l'âme?... reprit-il. Et la force morale?....

—Calme et sûre d'elle-même.

—Point de doute, point d'inquiétude?

—Non.

—Ah! tant mieux. Le doute paralyse, anéantit.

Il poursuivit, interrogeant avec une avidité fiévreuse:

—Chère fille, es-tu confiante dans tes moyens intellectuels comme dans ta force physique?

—Pour le moins autant. J'ai vingt-quatre ans et je suis supérieure quant aux grades pris devant les Facultés à la plupart des jeunes hommes de mon âge. J'ai étudié, d'après vos désirs, les branches les plus diverses des connaissances humaines, je sais un peu de tout; —j'ai même une sorte de célébrité aux alentours de la Sorbonne et les journaux m'appellent la Doctoresse. Je pourrais être professeur, avocat, ingénieur, médecin. Tout cela, père, suffit-il pour vous contenter?....

—Oui.... Oui.... C'est miraculeux tout ce qui tient dans cette petite tête!.... Miraculeux!..... Mais hélas! pauvre enfant, quelle triste jeunesse et combien dissemblable de celle des autres jeunes filles, ces études austères t'ont fait passer!...

—Mais non, je vous assure, répondit-elle avec mélancolie. J'ai un peu votre esprit patient et chercheur et la sévère beauté de la Science m'a comme admiratrice passionnée.

—Tu dis cela pour m'enlever tout remords, ma bonne Claire?

—Non père, c'est l'absolue vérité.

—Alors, tu ne regrettes rien?

—Bien au contraire, j'ai au fond de moi-même la douce satisfaction d'avoir fait juste ce qu'il fallait pour calmer un peu les sombres préoccupations qui troublaient votre repos et dont j'étais l'objet.

Et, doucement câline, elle embrassait le vieillard.

—Car, ajouta-t-elle, c'est moi qui ai toujours été votre tourment.

—Ma joie et ma consolation aussi.

—C'est la crainte de me laisser seule, sans guide et sans soutien qui a été l'obsédante préoccupation de toute votre vie.....

Oh! j'ai compris, père, depuis longtemps.

—Mon enfant!....

—Et c'est pourquoi je me suis tant appliquée à vous satisfaire.... C'est pourquoi je crois avoir, j'ai la force physique et la force morale.... Rassurez vous!.... Je vous en prie.... Je le veux....

—Tu es adorable, Claire, ma fille!.... Va, je suis fier de toi, et une grande confiance, un grand apaisement descendent sur mon âme et la pénètrent toute. Encore un mot, pourtant. Le cœur?....

—Mon cœur, répondit-elle avec un triste sourire, je n'ai pas encore eu une seule minute pour l'écouter battre. Il n'est que le subordonné, le prisonnier de ma raison....

—Bien! oh bien!.... Qu'elle veille toujours, ta raison tutélaire!.... C'est par le cœur que nous périssons....

Il y eut un long moment de silence. Le vieillard cherchait à se convaincre de l'influence victorieuse que toutes les qualités, toutes les perfections, tout le savoir accumulés dans l'être chéri qui le tenait tendrement embrassé à cette heure suprême, auraient certainement sur sa destinée.

Cependant, le doute refoulé, à demi étouffé, mais tenace, indestructible, le doute dont il avait proclamé lui-même quelques minutes auparavant l'influence mortelle, allongeait encore ses tentacules flétrissants dans son âme tourmentée.

Et le malheureux père disait tout bas:

—Cela suffira-t-il?..... cela suffira-t-il?....

Mais les moments étaient précieux et le vieillard ne pouvait s'abandonner longtemps à sa troublante douleur.

—Petite, reprit-il en entourant Claire de ses bras défaillants, j'aurais voulu plus longues et mieux préparées les révélations que je vais te faire....

—Je vous en supplie, père, ne vous fatiguez pas....

Il hocha la tête.

—Ecoute: je ne m'appelle pas Guillaume Barré.... Mon véritable nom est Antoine de Bude...

—De Bude!.... s'écria Claire. C'est un nom vénéré dans les sciences.

—Oui.

—Depuis le dix-septième siècle, les de Bude ont fait faire d'énormes progrès à la physique et à la chimie.

—Oui.

—Antoine de Bude a établi sur les cristallisations métalliques des expériences superbes qui lui ont valu d'enthousiasme, malgré son refus, un siège à l'Académie!....

—Oui.

—Hier encore, à la Sorbonne, ces expériences étaient qualifiées de géniales!.... Et c'est vous, père, c'est vous!....

—Laissons ce peu de gloire, ma fille!....

—Non, non!.... Oh! je suis fière de vous bien fière!....

Le vieillard eut sur son pâle visage une amère expression de dédain.

—Oh! ma fille, que ces choses vaines ne nous attardent plus... Je ne suis pas fier de mon existence, moi!.... Elle est pleine de faiblesses, de fautes et de malheurs....

Ecoute.... J'avais reçu des miens un beau nom: les de Bude portaient la couronne de comte...

Une rougeur empourpra le visage de Claire.

Dans le champ de sa pensée, passa, vision rapide, la fine silhouette de Lucien de Fontenay, et elle éprouva comme une ivresse au cœur: sa condition sociale n'était pas sensiblement différente de celle de l'aristocratique jeune homme!....

Antoine de Bude poursuivait:

—J'avais aussi reçu une fortune, des biens fonciers considérables.... Tout cela a péri dans une catastrophe dont j'étais responsable....

—Père!....

—J'ai quitté le nom trop éclaboussé de honte.... Je me suis retiré ici pour essayer de reconstituer la fortune familiale et de racheter les biens dispersés au vent des enchères.

Il releva un peu la tête:

—C'est fait!.... L'héritière du comte de Bude peut aujourd'hui reprendre son nom — l'oubli a eu le temps de venir — elle peut rentrer également en possession des richesses ancestrales.... les titres sont là.... Saladin le sait....

Et il désignait un angle de la pièce où se trouvait, derrière une tapisserie, un grand coffre-fort scellé dans la muraille.

Claire dont l'émotion était à son comble n'osait prononcer une parole.

Elle tenait les mains du vieillard tendrement pressées et ses yeux noyés de larmes ne cessaient de le supplier d'abréger encore les douloureuses confidences qu'il s'imposait.

—Tu te rendras compte.... plus tard.... Tu jugeras avec ta raison éclairée et mûrie ce passé si lourd et si cruel....

L'étreinte de la jeune fille se serra davantage. Un frisson parcourut ses membres et la pensée qui depuis le commencement